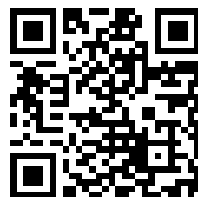

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

5a. 15. B. 77.

KAIS. KON. HOF

BIBLIOTHEK

14.043-B

Neu-



14043-B.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z223732807

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

HENRI BAUDE,

POÈTE ET PROSATEUR DU XV^e SIÈCLE;

SUIVIES

*DU PORTRAIT ET DES REGRETS ET COMPLAINTES DE LA MORT DU ROI
CHARLES VII^e,*

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS INTÉGRALEMENT, SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

PAR

M. VALLET DE VIRIVILLE.

TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES.

Prix : 1 franc.

PARIS,

VILLAR, ÉDITEUR de l'*Histoire de l'Instruction publique*,
Rue du Pont-de-Lodi, 5.

DUMOULIN, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, 43.

—
1853

Imprimerie de BEAU, rue de Paris, 80, à Saint-Germain-en-Laye.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR HENRI BAUDE⁽¹⁾,

POÈTE ET PROSATEUR DU XV^e SIÈCLE.

M. J. Quicherat a, le premier, tiré Henri Baude de l'oubli profond où il était enseveli depuis trois siècles, en publiant dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (2), une intéressante notice sur ce personnage, accompagnée de divers morceaux extraits de ses œuvres poétiques. Des recherches analogues à celles de mon ami et confrère précité m'ont procuré la rencontre de deux documents, dont l'un, au moins, me paraît devoir être indubitablement rapporté à Henri Baude, comme à son véritable auteur. Nous avons donc l'espoir d'accroître d'autant le bagage littéraire avec lequel cet *enfant perdu du vieux Parnasse français*, comme l'appelle fort bien son premier éditeur, se présentera désormais devant la postérité. Nous y puiserons aussi quelques renseignements, que nous ajouterons à sa biographie.

Le premier de ces documents, le seul que nous osions lui attribuer avec une complète assurance, est en prose et nous montre par conséquent notre écrivain sous un aspect encore inconnu.

Ce morceau, à proprement parler, ne porte point, dans le manuscrit unique que nous en connaissons, de titre général. Nous proposons de lui donner celui-ci : *Eloge ou portrait historique du Roi Charles VII* (3). Il occupe la 2^e partie (4) du manuscrit 6222^e ancien fonds, de la bibliothèque des rois de France (5), aux armes de Henri II. Son format est celui d'un petit in-4^e, sur papier; il est orné de cinq miniatures, exécutées en camaïeu monochrome, ou relevées d'or, et, par exception, de quelques tons variés. L'une de ces miniatures (n^o 37) représente l'auteur offrant son livre au roi Charles VIII. L'identité se déduit, non pas d'une ressemblance suffisante de la figure royale, peinte dans cette grisaille, avec le portrait connu de ce prince, mais du style et du caractère archéologiques appartenant à l'ensemble du livret que nous avons en vue. Aux pieds du donateur, on remar-

(1) Voir sur ce personnage la *nouvelle Biographie universelle* de MM. Didot, au mot *Baude*.

(2) T. X, pages 93 et suiv.

(3) Une note du xvi^e siècle placée en tête du ms. original l'appelle : *Vie du Roy Charles VII*; le catalogue imprimé en 1744 : *De la vie, condition et complexion du roi Charles VII* (c'est le titre du premier chapitre); Godefroy, (recueil de Charles VII) : *Eloge de Charles VII*.

(4) La première renferme un traité dont le sujet est tout à fait étranger au nôtre. Le texte de l'*Eloge*, etc., est accompagné de plusieurs inscriptions placées les unes sur la première, les autres sur la dernière page de l'opuscule. Ces inscriptions sont en vers et toutes de diverses mains. Il se pourrait que quelques-uns de ces vers fussent de Baude lui-même. Mais nous nous bornerons, attendu leur peu d'intérêt, à mentionner leur existence (ms. 6222^e f^{os} 35 et 47.)

(5) Aujourd'hui bibliothèque impériale.

que un *chien roux*, d'une espèce particulière et non domestique. Nous reviendrons spécialement sur la présence et la signification de cet animal. Au folio 36, se trouve une autre vignette, précédée de ce titre écrit de la même main que le texte de l'ouvrage : *Figure de la Praguerie*. Elle représente une chasse : un gros d'écuyers ou veneurs à cheval, dont l'un sonne de la trompe, débouche à l'un des angles supérieurs du tableau ; le centre est occupé par les *personnages* suivants : 1° Un grand cerf ailé, au bois doré et « signé, » comme dit l'auteur, « de quarante cors ; » 2° Un jeune, ou « brocquart, signé de vingt cors » et marchant en sens contraire ; 3° Et plus bas, le même *chien roux*. Une troisième peinture, placée au folio 39 verso, correspond à un chapitre intitulé : *De la justice du dit roy Charles*. Nous y voyons un roi (censé (1) Charles VII), revêtu de ses insignes et siégeant en conseil. Au milieu du tableau et entre les conseillers : le *chien roux*. Deux dernières miniatures, peintes aux feuillets 41 recto et 42 verso, se rapportent aux chapitres : *de sa guerre* et *de ses finances*. Toutes deux présentent avec les compositions précédentes une grande analogie. On y remarque, comme dans celles-là, l'invariable *chien roux*, qui se trouve ainsi reproduit uniformément dans chacune de ces images.

Voici maintenant le début du texte. — « *Figure de la Praguerie*. — Ainsi que BAUDE buissonnoit en la forest d'Espérance, lez une lande, il oy un grant glay aspre et esclatissant : lors se tappy et orilla le cor des braconniers, qui, à la fin, cournèrent retraicte. Baude, errant sur les fumées, passa oultre maintes brisées et se mist sur l'erre d'un grant cerf, signé de quarante cors, que son sexe avoit envahy et le suivy longtemps par tertres et larriz. Ce grant cerf avoit elles (2) et passa plusieurs forestz et rivières. Or y avoit il ung jeune brocquart, signé de vingt cors, après luy, le quel s'escarta, et Baude après, qui le suivy si longuement que le dit brocquart s'en alla retraire entre les grans montaignes et pais sauvaiges, et, de là, à la fortune du vent, passa la Forest Charbonnière. Quant Baude s'aperceust avoir changé et prins le brocquart pour le cerf, il se réclama sur le premier erre et, par sauvaiges pais et divers buissons et bocaiges, poursuivy le grant cerf jusques en ung maraiz près d'ung beau manoir, qui estoit le buisson et nativité du dit cerf. Le quel cerf, viel, foible et recreu, ouvry ses elles, se print à mugir, et grater la terre du pié et soubdainement s'esvanoy et ne sceut Baude qu'il devint ; qui, en glatissant se print à houer en terre tant et si avant qu'il y trouva ung petit livret contenant ce qui s'ensuyt.

« En l'intitulacion du livre estoit escript : C'est le prothocolle et exemplaire des rois de France successeurs de Charles septiesme de ce nom, roy de France, qui trespassa à Mehun sur Yèvre, le xxii^e jour de juillet, l'an mil cccc soixante ung, dont Dieu ait l'asme. »

L'auteur entre ensuite en matière et procède au chapitre premier : *De la vie, complexion et condicion dudit roy Charles*.

Mais, avant de poursuivre, il convient de revenir sur l'obscur préface qu'on

(1) Les figures sont exécutées avec talent, mais n'ont point de caractère iconographique.

(2) Ailes.

vient de lire et de mettre à nu le sens qui s'y trouve enveloppé. Ainsi que nous en sommes prévenus dès le premier mot (1), l'auteur s'exprime ici par figures, et chacune de ses expressions est une sorte d'énigme (2) qu'il nous a donnée à deviner. Nous allons essayer d'y parvenir.

Et d'abord le nom de *Baude* lui-même est un premier mystère. Au *xv^e* siècle, on appelait *Baud* (au pluriel *Baux* et au féminin *Baude*) une espèce de chiens de chasse déjà connue depuis longtemps. Un individu de cette race, remarquable par ses qualités propres, fut offert au roi Louis XI, grand amateur de vénerie, qui toutefois en tint peu de compte et le céda à Jacques de Brézé. Cet animal fut nommé Souillart et devint célèbre dans l'histoire et la littérature cynégétiques (3). « Madame Anne de Beaujeu, » dit Jacques du Fouilloux, « ayant entendu parler de la bonté et de la beauté de ce chien, envoya une lice nommée *Baude*, qui fut couverte et emplie de ce chien deux ou trois fois ; dont en sortit quinze ou seize chiens et entrautres six d'excellence, qui multiplièrent la race (4). » Ce croisement valut à la lice *Baude*, à son tour, d'être célébrée, en compagnie de Souillart, par les poètes du temps. Témoin ces vers, tirés de l'*Épithaphe du bon chien Souillart* :

Droit chien bault ay esté de ceux que loe Phébus,
Et croy qu'après ma mort, il n'en demeure nulz
Et n'est (5) de mes enfants, dont j'ai eu vingt et deux,
Qui par toutes foretz prenoient les cerfz tout seulz.
Du temps que je règnoie estoit *Baulde* en vertu,
La bonne lisse rouge, qui tant de bien a eu, etc. (6).

Que l'on se rappelle le *chien roux*, reproduit avec une constance affectée dans les miniatures que nous avons décrites ci-dessus, et l'on s'expliquera désormais l'équivoque de *Baude*, qui, par un singulier caprice du poète, désigne l'auteur lui-même sous les traits de cet animal.

Quant au sujet principal de l'allégorie, il est aisé d'y reconnaître en effet la *Praguerie*, c'est-à-dire la révolte de Louis XI contre son père en 1440 ; sa fuite

(1) *Figure* de la Praguerie.

(2) Les œuvres connues d'Henri Baude témoignent surabondamment de ce goût pour les allusions énigmatiques. En voici un échantillon que nous empruntons à la partie inédite de ses poésies :

A ung homme yvre.

Pour en guérir, prenez la quinte,
La vingtiesme après la première:
De guérir trouverez manière
Si vous en beuvez une pinte.

(Ms. bibl. imp. 6785 f^o 56). Le mot de cette espèce de logogryphe est *MAU*, composé de la *quinte*, de la *première*, puis de la *vingtiesme* lettre de l'alphabet (l'i et le j ne faisaient qu'un).

(3) Voy. *Bibl. de l'Ec. des Chart.* 3^e série, t. I, p. 478, note 2.

(4) *Vénerie*, etc., 1640, in-4^o, chap. II, f^o 2.

(5) Si ce n'est.

(6) Ms. bibl. imp. S. F. 1076, dernier feuillet.

en Dauphiné, puis à la cour de Bourgogne. Le cerf ailé (devise de Charles VII), *signé de 40 cors*, ou âgé de 40 ans, est l'emblème du roi, et le *jeune brocquart* celui du dauphin.

On peut aussi donner la raison du bizarre travestissement sous lequel notre poète a cru devoir déguiser son individualité et celle des hauts personnages qu'il met en scène. Charles VII, en comprimant énergiquement et dès le principe la conspiration de la Praguerie, réussit à étouffer pendant tout le cours de son règne une sorte de schisme dynastique, qui, du vivant de son père Charles VI, avait, sous une autre forme (1), déchiré le royaume et enfanté les plus désastreuses calamités. Mais il ne parvint jamais à dissoudre complètement le germe de cette dissension, qui empoisonna le reste de sa vie. Louis XI, à son tour, expia par *la ligue du bien public*, ce crime de sa jeunesse. Voyant sa fin approcher, il manifesta, selon le rapport de Commynes, le remords que cette grande faute faisait tardivement peser sur sa conscience (2). Ce souvenir était donc une sorte de plaie intime de la maison régnante, et l'on comprend que Baude, pour en retracer le tableau sous les yeux du jeune prince, au moment où celui-ci venait de succéder à son père (3), ait jugé convenable de voiler sa pensée sous une allégorie, qui, aujourd'hui encore intelligible pour nous, était alors suffisamment transparente (4).

Pour ce qui est des renseignements propres à la personne de l'auteur, ce préambule ne sert qu'à confirmer les notions que nous possédions d'ailleurs sur son compte, et par là à constater, au moyen de nouveaux indices, l'identité de cette personne. Le commencement : « Ainsi que Baude buissonnoit (5) en la forest d'*Espérance*, etc., » nous fait entendre que, jeune encore, il habitait le Bourbonnais (*Espérance* était la devise des ducs de Bourbon), lorsque la Praguerie vint à éclater. On démêle ensuite qu'il fut employé dans cette querelle, d'abord au service (ou à la poursuite ?) de Louis, qu'il accompagna jusque par-delà les Ardennes (6), c'est-à-dire en Brabant; puis, que s'étant rallié à la cause du père, il retourna en Bourbonnais, s'attacha au roi et vint se fixer à Paris, au quartier Saint-Antoine (7). Toutes ces données concordent parfaitement avec les faits

(1) Rivalité des oncles du roi. — (2) *Mémoires*, livre VI, chapitre 11, *sub an.* 1483.

(3) Voy. ci-après, page 11, note 4.

(4) Nous devons rappeler ici que, dans les idées du moyen âge, le cerf était un noble animal, sous les traits duquel la divinité même était quelquefois représentée.

(5) Cf. parmi les morceaux publiés, *Bibl. de l'Ec. des ch.* t. X : « Adonc Baude buyssonnera » (p. 114); et à la page suivante : « Baude n'a tant sceu buyssonner. » *Baude* n'étant pris que pour un nom d'homme, *buyssonner* est d'une platitude extrême et presque inintelligible. Cette expression revêt un sens du moment qu'on admet l'allusion au chien de chasse.

(6) C'est ainsi évidemment qu'il faut interpréter ce passage : « De là, à la fortune du vent, passa la Forêt-Charbonnière. » Voir dans la *Chronique Martinienne*, f° CCCII, et ailleurs, les circonstances de la fuite du dauphin.

(7) « ... Poursuivy le grand cerf jusques en ung maraiz près d'ung beau manoir, qui estoit le buysson et nativité du dit cerf. » Charles VII était né à l'hôtel Saint-Paul.

biographiques déjà réunis par M. Quicherat; et, notamment, la date de 1458, à laquelle nous savons que Baude fut nommé, par le roi, élu de Limousin, office qu'il remplit constamment, à ce qu'il paraît, sans sortir de la capitale, se rapporte très-bien à ce nouveau récit. Nous observerons enfin, pour ne rien négliger, que dans la miniature du feuillet 37, Baude est représenté portant l'épitoqe universitaire sur une robe laïque, d'où l'on peut inférer, si l'on s'en tient à ce témoignage, qu'il était gradué en droit civil ou au moins maître ès arts (1).

Après nous être ainsi rendu compte de l'introduction, arrivons au texte principal de notre document. Ce morceau n'est point inédit. Il a été publié par Godefroy en tête de ses *Historiens de Charles VII* (2). Mais cet éditeur a omis le préambule qu'on vient de lire et l'épilogue de quelques lignes, qui, dans notre manuscrit, termine l'opuscule : il donne d'ailleurs cette pièce comme *anonyme* ; d'où l'on peut croire que ces deux appendices manquaient aux manuscrits (3) dont il a fait usage, ou bien, ce qui est plus probable, que cet historiographe n'avait pas deviné l'énigme, au milieu de laquelle Baude avait enveloppé son nom.

Notre manuscrit original offre le moyen de restituer le texte primitif, rajeuni et quelquefois altéré par Godefroy. Ce document enfin est devenu relativement rare, n'ayant jamais été compris dans les réimpressions partielles qui, depuis le xvi^e siècle, ont été faites des matériaux contenus dans le précieux recueil de 1661. Ces diverses considérations nous déterminent à insérer ci-après, dans son intégrité, une pièce historique, qui reçoit un jour nouveau depuis que nous en connaissons l'auteur, et qui s'éclaire encore par le rapprochement des renseignements biographiques, réunis ou indiqués dans ce présent recueil.

ÉLOGE OU PORTRAIT HISTORIQUE DU ROI CHARLES VII (4).

CHAPITRE I. — *De la vie, complexion et condicion du dit roy Charles.*

Charles septiesme de ce nom, roy de France, estoit homme de belle forme, estature et bon régime; de complexion sanguine; humble, doux, gracieux et débonnaire; libéral et non prodigue. Solitaire estoit; vivant sobrement; aymant

(1) Cette phrase, qui termine le premier paragraphe : « Baude... se print à houer en terre, tant et si avant, etc., » nous montre le chien qui reprend son rôle dans la fiction; ceci est une sorte de procédé traditionnel dans la littérature du moyen âge, où l'on voit fréquemment des faucons, des éperviers et autres animaux, découvrir, d'une manière plus ou moins merveilleuse, tel *écrit* que l'auteur introduit par ce moyen devant le public.

(2) Paris, imprimerie du Louvre, 1661, in-1^o.

(3) Godefroy pose en notes quelques variantes, qu'il semble avoir prises ailleurs que dans le ms. du roi 6222^c. Ce dernier exemplaire paraît toutefois avoir servi de base à sa transcription.

(4) La copie de ce document a été faite et collationnée sur l'original par M. Douët d'Arcq, archiviste-paléographe, commis à la section historique des Archives, qui, de son côté, avait aussi étudié ce manuscrit et en projetait la publication. Ce savant a eu la bonté de se désister en ma faveur de ce projet, et de plus il m'a cédé son travail commencé, avec une abnégation que je me plais à faire publiquement connaître.

joyeuseté ; net, propre et humain. Il aymoît les dames en toute honnesteté et portoit honneur à toutes femmes. Son jeu estoit aux eschetz ou à tirer de l'arbaleste et levoit matin. Le lendemain du jour qu'il estoit entré en une ville, et le jour devant qu'il en partist, il alloit à la maistresse église. Son serement estoit saint Jehan ! saint Jehan ! Il prenoit deux repas le jour seulement. Il parloit et buvoit peu. Il avoit gravité honeste, familiarité atrempée et diligence efficaceuse. Sa parolle estoit parolle de prince et tenue pour loy. Continuellement pensoit aux affaires de son royaume et soulagement de son peuple. Il oyoit tous les jours trois messes : cest assavoir, une grande messe à note et deux basses messes, et disoit ses heures chacun jour sans y faillir. A son manger estoit seul à table, et en sa chambre peu de gens ; et tousjours y estoit son médecin et de ses gens et varletz de chambre honnestes qui parloient de joyeusetés ou histoires anciennes, où il prenoit plaisir. Il n'avoit cure de folzsaiges. Aux festes annuelles, y avoit ou hault de sa table assiz ung évesque ou abbé, luy ou milieu et au bout de la table ung des seigneurs de son sang. Quant la table estoit couverte, il n'y avoit si grant qui ne vuidast hors de la chambre, et estoit la chose si bien ordonnée que nul ne présuinoit y demourer. Il aymoît toutes gens vertueux ; véritable estoit et certain en promesse et en tous ses faiz. Quant il savoit quelque homme de vertu, il le retiroit à luy. Avoit en sa maison et service les enfans des princes, grans seigneurs et barons de son royaume. Il avoit entour sa personne comme chambellans et autres les plus beaulx personnaiges de son royaume. Quatre-vings archiers avoit pour la garde de son corps, et non plus. Et depuis les conquestes de Guienne et Normandie, il print XXV cranequiniers alemans. Les gens et officiers de sa maison estoient gens débonnaires, saiges, humbles et diligens et cognoissoit leurs meurs et condicions. Gens prodigues n'aymoit il point, pompeurs, vendeurs, menteurs, ne raporteurs. Quant aucuns de ses serviteurs, officiers, ou autres, estoient actains d'aucun cas et ilz lui demandoient pardon, le donnoit volentiers ; mais jamais ne les vouloit plus voir entour sa personne. Tous ses officiers domestiques, comme maistres d'ostelz, pannetiers, eschançons, escuiers d'escuirie, sommeliers, fourriers, escuiers de cuisine, cuisiniers et autres de semblables estas, estoient tous armez quant il chevauchoit et lui aussi et les seigneurs de son sang et chambellans, les uns de harnois blanc et les autres de coursets et brigandines et tellement qu'on estimoit sa compaignie au partir d'une ville et à l'entrée avec les chériotz des offices et les suyvens, à cent lances et mieulx, oultre ladicte garde de ses archiers. Jamais ne chevauchoit mule, ne haquenée, mais ung bas cheval trotier d'entre deux selles. Il ne prenoit serviteur en son service qu'il ne le congneust, ou qu'il ne feust bien informé de lui. Grant aumosnier estoit et avoit tousjours, où qu'il allast, cousturiers et cordoanniers, qui, par l'ordonnance de son aumosnier, bailloient vestemens et chausseures à tous povres. Il faisoit donner argent à povres filles à marier, réparer les églises et hospitalz et y donner calixces, custodes et adornemens. Qui juroit le

nom de Dieu estoit pugny. Bon catholique estoit et aymoît Dieu et l'église. Les quatre vertus cardinales estoient en lui; car il estoit ferme, constant et non variable. Il aymoît et faisoit exercer justice. Il estoit tempéré et modéré : en tous ses affaires avoit prudence. Ce qui estoit délibéré en son conseil estoit exécuté sans aucune dissimulation ou variation. Les arrestz de ses cours de parlement estoient exécutez et bailloit les provisions de justice au cas appartenans et avoit la justice son cours entièrement sans aucun empeschement, rescription, ou défenses au contraire. Pour pourveoir ses varietz de chambre, cuisiniers, sommelliers et autres menuz offices, il fit ung roole selon l'aage et le service des personnaiges et à tour de roole vout et ordonna que quant aucuns officiers de élections, greneteries, contrerolles, greffes et autres telz offices, vacqueroient par mort, que les nommez oudit roole feussent pourvez selon l'ordre d'icelui et quant ilz n'estoient gens experts pour les exercer, ilz estoient tenuz et contrainctz de les vendre à gens experts et ydoynes et en prendre prouffit pour en vivre le reste de leurs jours; et estoit le roy informé à quelz gens on les bailloit. Et pour lors se vendoit ung office d'éleu ou de grenetier III ou IIII^e escuz au plus. Car à peine pavoit on vivre dez gaiges, pour ce qu'on faisoit garder la raison à ce qu'ilz ne feissent aucunes exactions. Chacun estoit seur en son estat, car on ne désappointoit personne sans cause et ne donnoit on confiscacion sans déclaracion préalablement faicte, ne offices aux survivans, ne après la mort des autres et n'y avoit nulz offices extraordinaires. Le roy continuellement s'estudioit à trouver moyens bons au soulagement de son peuple. L'Eglise estoit en union, les nobles en paix, le peuple en seurté et le roy obéy, aymé et craint. Quant on lui bailloit des requestes, il les faisoit prendre et veoir et quant on lui en avoit fait le rapport, renvoyoit les supplians où il appartenoit; cest assavoir ce qui dépendoit de justice au chancelier et son conseil; ce qui appartenoit à la guerre, au connestable, mare-chaulx, capitaines et gens de finances ou conseil de la guerre; et ce qui appartenoit et dépendoit des finances, aux généraulx et trésoriers, qui en délibéroient et le lui raportoient chacune sepmaine et il en ordonnoit ainsi qu'il le trouvoit par conseil, sans lequel il ne faisoit riens; et non pas une fois seulement, mais plusieurs : et équipoloit on son conseil à une cour de parlement, pour les notables et grans gens qu'il y tenoit. Il récompensoit ung chacun selon son estat et valeur et les services qu'il avoit faiz; et donnoit par mesure.

CHAPITRE II. — *De sa justice.*

Il maintenoit et faisoit maintenir et garder justice en tous ses membres, cest assavoir en ses cours de parlement, bailliages, sénéchaucées, prévostez et en sa maison. Il estoit servy en icelles, en sa chambre des comptes, finances, guerre et ailleurs, des plus notables gens et expérimentez qu'il pavoit finer et les mectoit es offices selon leurs vocacions. Il faisoit tenir et observer les ordonnances faictes par lui et ses predécesseurs, et par icelles n'estoit parmis aux conseillers de ses

dictes cours de parlement d'estre frères, cousins, parens ou affins parquoy n'y avoit nulles bandes (1) en icelles. Quelques lettres qu'il escripvist par importunité de requérans ou autrement, il n'entendoit point déroguer aucunement à justice ne aux ordonnances anciennes, et quant il estoit adverty du contraire, le faisoit réparer. Les lettres qu'il escrivoit estoient juridiques, et toutes les faisoit veoir et mettre au conseil, autrement ne les eust signées. Toutes les lettres (2) ainsi veues et expédiées, il lisoit de mot à mot, et après les signoit de sa main ; ne jamais n'eust cachet que la signature de sa main. Les requestes qu'il faisoit, ou faisoit faire par lectres, en matière ecclésiastique ou autrement, estoient justes, civiles et condicionnelles. Il avoit départy le temps pour entendre aux affaires de son royaume et tellement qu'il n'y avoit point de confusion, car le lundi, le mardi et le jeudi, il besongnait avec le chancelier et son conseil et expédioit ce qui estoit à expédier, touchant la justice. Le mercredi, il besongnoit et entendoit ou fait de la guerre avec les mareschaulx, capitaines et autres gens de guerre. Ledit mercredi, vendredi et samedi aux finances. Et se trouvoient aussi les gens des finances avec les gens de guerre. Et aucunefois, il prenoit le jeudi ou partie du jour pour sa plaisance. Il vouloit bonne et briefve justice estre administrée au povre comme au riche et (3) petit comme au grant. Quant il vacquoit aucun office de judicature ou autre, il se faisoit informer de la souffisance de ceulx à qui il la donnoit. Il ne prenoit ne vouloit estre pris argent du don des offices. Quant en ses cours de parlement avoit vacacion de présidents ou conseillers, il escrivoit à la court qu'ils lui escripvissent en leurs consciences les noms de trois des plus dignes et notables pour avoir ledict office, et, ce fait, en éliosoit ung des trois plus souffisant et ydoyne. Et souvent mettoit esdicts offices des lieutenants des baillifs et sénéchaux, procureurs ou advocats d'iceulx bailliages et sénéchaucées. Les secretaires ne prenoient pour lectre d'office que ung escu ou ung chapeau de bièvres et ne prenoient riens pour la signature des lectres de chancellerie; ne les raporteurs, que les chappons, pour le raport des lectres en cas d'appel en pais de droit escript où il avoit instrument appellatoire. Il refusoit peu de rémissions et de pardons quant on les lui demandoit.

CHAPITRE III. — *De sa guerre.*

Le Roy avoit quinze cents lances d'ordonnance (4) et VIII^e francs archiers; les capitaines, vaillans et saiges, rotiers et experts en fait de guerre et non jeunes et grans seigneurs; à l'aide et poursuite desquelz, il recouvra les duchez de Normandie et de Guienne. Les geus d'armes d'ordonnance estoient paieiz par les pais et y faisoient résidence en temps de paix; vivoient sans aucune pillerie; les peuples les y vouloient bien et les aymoient; et faisoient requeste au Roy de les faire loger et tenir es pais où ils prenoient leur soulde, à ce qu'ils y despendis-

(1) Godefroy : bandes, partialitez ou factions, etc. — (2) Godefroy : Estans. — (3) Godefroy : Au. — (4) Godefroy : « Quinze cent lances d'ordinaire; » — et 8,000 francs-archers.

sent l'argent qui y estoit mis sus pour leur paiement. Et estoient lesdits gensdarmes riches, car ils portoient leurs harnois et sans paniers (1). Et leur estoit défendu de mener chiens, oyseaulx, ne femmes. Leurs hoquetons estoient de cuir de cerf ou de mouton et de draps de couleurs sans orfaverrie. Leurs robes courtes, de vingt ou XXV solz l'aune. Les gens de ces ordonnances estoient de son royaume excepté les Escoussois, et quelque guerre qu'il eust, n'emprunta nulz estrangiers. Il estoit parmis aux capitaines et commissaires desdictes gens de guerre casser tous jureurs et maulgroyeurs du nom de Dieu, yvroignes et gens noisifz et sans cause parhemptoire on n'eust cassé aucuns desdictes gens de guerre de l'ancienne ordonnance bien condicionnez. Et quant leurs capitaines leur parmectoient ou tolléroient les choses dessus dictes, ou aucunes d'icelles, ou exactions et pilleries; ou qu'ils mectoient de leurs serviteurs ès rooles des monstres sur ce faictes, et prenoient partie de leurs gaiges, ou autrement, lesdicts capitaines en estoient pugniz et cassez de leurs charges. Quant lesdits gens d'armes estoient aux garnisons à eulx establies et sans mandement du Roy, ou congié de leur capitaine, dont ils estoient tenus faire apparoir, il estoit mandé à tous les justiciers du Roy qu'ils feussent prins et arrestez en prison ferme, et non délivrez sans le congié du Roy sur ce adverty. Le prévost des mareschaux n'avoit congnoissance fors en l'armée et sur gens de guerre; mais avoient congnoissance les baillifs, seneschaulx et prévotz, ou leurs lieutenants, es lieux esquels les crimes estoient commis. Quant les dictes gens de guerre faisoient aucune insolence et les capitaines n'en faisaient la pugnicion, on s'en prenoit à eulx. Le Roy quant il vouloit faire aucun exercice de guerre, son armée ne parloit jusques à ce que le grain feust bon et duroit jusques à Toussains.

CHAPITRE IV. — *De ses finances.*

Le Roy véoit chacun an et plus souvent tout le fait de ses finances et le faisoit calculer en sa présence, car il l'entendoit bien. Il signoit de sa main les rooles des receveurs généraux, les estats et acquits d'icelles finances, et tellement s'en prenoit garde qu'il apperceust et conceust tout ce qu'on y pouvoit faire. On mettoit sus chacun an le paiement de XV^e lances seulement, sans mectre sus aultre creue de deniers, ne autre chose quelzconques, réservé les gaiges des officiers modérés. Et la première creue qui fut mise sus de son temps furent L^e escuz, pour feu le duc de Calabre, pour alder recouvrer Jennes (2). La seconde; L^e l. t. (3) pour le mariage de madame Magdelaine de France, sa fille, promise en mariage au Roy de Hongrie. La tierce fut XX^e escuz pour la rançon de feu maistre Guillaume Cousinot, prisonnier en Angleterre (4). Lesquelles sommes furent mises sus et levées en di-

(1) Godefroy : *Al.* sans parement. — (2) Gênes. — (3) 50,000 livres tournois.

(4) Mort peu de temps après les États de 1484. (Voy. *Bibl. de l'Ec. des ch.* 2^e série, t. III, p. 133, note 6.) Ce passage doit servir à fixer approximativement la date de la publication de cet opuscule. Tout porte à croire que Baude offrit à Charles VIII cet ouvrage, au commencement du règne de ce prince. Cf. ci-dessus page 6, note 3.

verses années, du vouloir et consentement des gens des Trois-Estats. Les gens des finances avoient, tant pour leurs gaiges ordinaires, que pour leurs chevau-chées, chacun trésorier ou général : III^{.*} liv. t. ou environ. Et se tenoit ung chacun d'eulx en sa charge : les trésoriers, pour pourveoir au domaine, et les généraulx, pour les questions qui povoient survenir, pour les deniers extraordinaires et pour cognoistre la faculté des pais pour mieulx y garder égalité. Mais continuellement avoit et résidoit en court ung trésorier et ung général, qui expédioient, chacun endroit soy, les matières survenans, ainsi que les trésoriers et généraulx, des charges qui survenoient eussent peu faire, pour rédimer la vexacion et des-pense des poursuivans. Et n'estoit parmis à nul trésorier général, ou autre officier, de faire ou faire faire fait de marchandise. Le trésorier des guerres commectoit receveurs pour cueillir et lever le paiement des gens de guerre chacun an, et à sa nominacion le Roy leur en bailloit commission pour l'année seulement. Et quand ils estoient négligens ou mauvais mesnagiers et tumbez en arréraiges, on y en commectoit d'autres l'année ensuivant. Les pensions estoient modérées; car nul officier n'avoit aucune pension outre ses gaiges et estoit chacun bien content. Quand aucun avoit poursuyvy envers le Roy aucune matière raisonnable et que telle avoit esté cogneue par son conseil, après l'expédition du principal, il lui faisoit payer les despens, qu'il povoit avoir faits à la poursuite de son expédition. Il ne faisoit faire aucun pié nouveau ou changemens de monnoyes. Il n'estoit parmis à aucun de tirer or ou argent hors du royaume. Tous estrangiers venant demourer ou royaume estoient affranchis pour neuf ans. Les nobles en habillement d'hommes d'armes avoient en expédition de guerre X liv. t. pour lance pour homme; le brigandinier, C^{.*} t. et le franc archier IIII liv. t. pour moys; et bien paieez, sans aucune diminucion. Et quelque guerre qu'il eust, oncques ne fit mettre sus creue de tailles, et n'emprunta que de ses officiers volontairement. Nul prince ou seigneur en son royaume n'eust osé mettre sus ne lever argent en ses pais sans son congié, lequel il ne donnoit pas ligièrement et sans grans causes raisonnables et du consentement des habitans. Il fit réparer les chasteaulx de Lézignien, Montargiz, Mehun sur Yevre; faire les chasteaulx de Bourdeaulx, de Dacqs, Saint-Sever et Bayonne; le clochier de la Sainte Chapelle à Paris et autres places en Normendie, Guyenne et ailleurs, à ses despens. Il vivoit de son propre domaine, sans prendre ne souffrir estre pris aucuns deniers des aides et tailles. Les princeps du sang et grans seigneurs avoient bonnes et grandes pensions et bien paieées comme le duc de Bretagne connestable de France, le roy de Sécille, le conte du Maine, les ducs d'Orléans et de Bourbon, les conte d'Angolesme, de Clermont, de Nevers, de Foix, de la Marche, de Dunoys et autres de telle qualité. Il tenoit grant et honorable maison, où continuellement toutes gens estoient receuz. Sa despense ordinaire de bouche, escuirie et argenterie et le fait de sa chambre montoit environ C. ^{.*} francs. L'ordinaire de l'artillerie IIII. ^{.*} liv. t. et espargna II. ^c L. ^{.*} escuz, qu'il avoit à l'eure de son trespas, pour recouvrer les terres de Picardie engaigés. Et tellement conduysy ses oeuvres et en si grant justice et police qu'en

bref temps et sans grant effusion de sang il recouvra tout son royaume. En quoy faisant les laboureurs ne laissoient point de labourer, ne à eulx tenir en leurs maisons. Car les gens d'armes ne leur faisoient aucunes exactions ; ne cause n'en avoient. Et si, n'eussent osé ; car ils estoient bien paieiz. Par quoy vingt ans avant son trespas, lui et son peuple vesquirent en paix et tranquillité, aymé tant de ses subjectz comme des nacions estranges, qui venoient souvent devers lui à conseil pour le différent de leurs questions ; et ce pour la grant justice qu'il tenoit (1). Craînt des bons et mauvais (2), des bons qui craignoient mal faire de paour qu'il ne vint à sa congnoissance ; des mauvais qui craignoient sa justice (3). Obéy de ses vassaulx et subjects, et bien servy de ses serviteurs, vielz, saiges et bien moriginez, qui savoient sa condicion, telle, qu'il vouloit que chacun eust ce qui lui appartenoit. Et trespassa en vieil aage. Et après son décès fut en grant solempnité, pleur, et lamentacion, ensevely honnorablement et à grans regretz de gens de tous estatz, qui encores dure, en l'église Sainct Denis en France, avec ses prédécesseurs. Dieu par sa sainte grace vueille colloquer son ame en son be-noist Paradis, *Amen.* — (*Suit l'ÉPILOGUE*) :

Lequel livre Baude m'a baillé et l'ay veu et leu et trouvé le contenu vray ; car jamais Baude ne varia. Si le vous présente, mon souverain seigneur, afin qu'il vous plaise le veoir ou faire veoir et lire en vostre présence. *Ut vos ita faciat.*

Le deuxième opusculé que nous avons annoncé est en vers et porte ce titre : *Regrets et complaints de la mort de Charles VII.* Il vient le second dans une compilation littéraire ou recueil de pièces formé au xv^e siècle (4). C'est un nouveau panégyrique, long de 767 vers ou lignes rimées en l'honneur de Charles VII. Ce premier trait, à nos yeux, constitue l'une des raisons, et non la moins forte, qui nous portent à regarder ce morceau comme étant encore une œuvre inconnue d'Henri Baude. Un seul écrivain, en effet, parmi ceux qui, à notre connaissance, ont célébré la mémoire de ce prince, s'est exprimé, ailleurs que dans cette pièce, avec cet accent particulier de conviction ; laquelle prend évidemment sa source dans un sentiment de gratitude passionné : cet écrivain, c'est l'auteur du *Dict moral sur le maintien de justice* (5), ainsi que de l'*Éloge ou portrait historique du roi Charles VII*, c'est-à-dire Henri Baude lui-même. Mais ici la tâche du critique, pour arriver à la découverte et surtout à la démonstration de la vé-

(1) Godefroy : Estant craint. — (2) Godefroy : Sçavoir des bons, etc. — (3) Godefroy : Estoit obéy.

(4) Ms. bibl. imp. Gaignières n° 57. Ce recueil, non paginé, se compose ainsi : 1° *Moralité du jeu des échecs* ; 2° nos *Regrets et complaints* ; 3° épitaphe de Charles VII, par Simon Gréban ; 4° le *Testament de M^e Jehan de Meung* ; 5° le *Débat des deux fortunes d'amours*, par Alain Chartier. A la fin du volume, on lit : « *Explicit.* — *Nomen scriptoris : Nicolaus plenus amoris.* — Ce livre est à Tristan de Sazilly, escuier, seigneur de la court de Avon, et l'a faict extraire et coppier d'autres livres et fut parachevé le viii^e jour de janvier, mil quatre cens soixante et seize. — SAZILLY. »

(5) *Bibl. de l'Ec. des ch.* t. X, p. 126.

rité, devient pour ainsi dire impossible, par le soin que le poète a pris, cette fois, non plus seulement de se déguiser, mais de se dérober aux recherches. Les *Regrets et complaints*, comme pour varier quelque peu l'uniformité de la louange, mêlent à l'éternelle apothéose du monarque défunt plus d'un trait sarcastique, à l'adresse de son successeur, qui exerçait alors la souveraine puissance. Après avoir donné à sa verve satirique un cours, du reste assez libre et assez étendu, il s'exprime ainsi :

Plus je n'en dy, doubtant que l'en m'esoute (1).

Il n'avait donc garde de proclamer son nom, et c'est contre son vœu formel, contre ses efforts, que nous allons tenter cependant, une seconde fois, de le démasquer et de le reconnaître.

L'auteur des *Regrets* date à la fin son œuvre en ces termes :

Mais je voy bien clèrement et entens
Que ceste année des aultres malcontens
Y a assez (2).

Cette date, au surplus, se révèle ailleurs d'une manière plus précise. Après avoir reproché à Louis XI l'abandon de la pragmatique, l'écrivain cite la reine Marie d'Anjou, comme une personne vivante. Or, le premier acte royal pour le rappel de la pragmatique sanction, consiste dans les lettres du 27 novembre 1461, qui restèrent quelque temps secrètes. D'un autre côté, Marie cessa de vivre le 29 novembre 1463. Le moment où les *Regrets* furent composés se trouve par là circonscrit dans un bref intervalle : de 1462 à 1463. Un autre synchronisme que nous signalerons plus loin, semble même restreindre encore plus étroitement cette date et la fixer aux premiers mois de 1462 (voy. ci-après v. 518).

Nous aurions donc ici (en admettant provisoirement notre hypothèse) des vers d'Henri Baude, antérieurs aux plus anciens de ceux qui nous étaient connus de lui. Cette remarque n'est pas inutile si l'on veut apprécier les uns et les autres, en les comparant. Pour nous, quel que puisse être l'auteur des *Regrets*, les poésies connues d'Henri Baude nous paraissent fort supérieures, en ne prenant, bien entendu, de ces dernières, que les spécimens les plus avantageux. Mais, quelle que soit cette différence, nous trouvons un rapport notable entre ces divers termes de comparaison. Partout, à travers la lourdeur et autres défauts du temps, on retrouve une sorte de saveur et d'originalité propres, bien rares à cette époque. Le futur satiriste de la Table de marbre s'y révèle, ce nous semble, dans une première manière. C'est ici le lieu de remarquer également que la rouille et l'obscurité, déjà grandes du fait même de l'auteur, sont encore aggravées en maint endroit par l'inintelligence évidente du copiste (3).

(1) Vers 577.

(2) Baude date ainsi le *Testament de la mule Barbeau* :

L'an que chacun à son profit tendoit.

Voy. *Bibl. de l'Ec. des ch.* t. X, p. 94 et 102.

(3) Nous n'avons cru devoir corriger (ci-après) que les fautes les plus palpables.

L'auteur des *Regrets* avait de bonne heure rempli un office à la cour (1). Il énumère et cite, en homme qui les connaît et sait les distinguer, tous les grands personnages du règne de Charles VII, principalement les membres de la famille royale (2). Il s'était trouvé avec eux dans quelque contact personnel, car il nous instruit de la ressemblance physique qui existait entre le roi et Charles d'Artois, comte d'Eu (3). Le monarque, dont chacun de ses vers répète la louange, vivait encore lorsque, jeune, il quitta la cour (4) pour exercer ailleurs un autre emploi qu'il ne désigne pas, mais dont l'obtention lui avait coûté de grands sacrifices pécuniaires (5). L'avènement de Louis XI fut pour lui le signal de l'infortune : il se vit immédiatement compris dans les nombreuses disgrâces qui vinrent frapper les officiers du roi précédent, et mis à l'écart (6) en conservant peu d'espoir (7) de voir sa situation redevenir plus prospère :

La cour aussi trop jeune délaissay...
Pour le présent peu de bien y attens,
Pourquoy, amis, avec moi lermoiez,
Si en sommes ensemble renvoiez,
Car comme moi vous estes forvoiez,
Comme est raison,
Pour vivoter chacun en sa maison.
Las ! nous avons despendu les grans sommes...
Si conviendra
Prendre le temps ainsi comme il viendra,
Aiant espoir qu'encore souviendra
Au roy de nous et ainsi adviendra
Comme suppose (8).

Il s'étend à mainte reprise sur le poids des impôts, la misère des contribuables, l'assiette des charges publiques ; thème, il est vrai, fort banal de déclamation. Notre poète, néanmoins, en traitant ces points spéciaux, ne s'exprime-t-il pas avec une abondance, une propriété de termes qui semblent trahir les préoccupations de la vie usuelle et dénoter un homme du métier (9) ? Enfin, l'auteur s'adressant à Louis XI, va, pour ainsi dire, jusqu'à lui reprocher sa couronne :

Et bien y pense
Que Dieu tenoit sa fortune suspense :
Quelle raison si l'a meu ? quel dispence
Qu'à présent soies, pour double récompense,

(1) Vers 757. — (2) Vers 380 à 520. — (3) Vers 505. — (4) Vers 757. — (5) Vers 122. — (6) Vers 115 à 120. — (7) Vers 195.

(8) Vers 757, 760 ; 113 et suiv. ; 121 et suiv. ; 193 et suiv. — Appliquons, toujours par hypothèse, ces données à la vie connue d'Henri Baudé. Il était né, pense-t-on, vers 1430. Ses lettres de nomination comme élu sont de 1458. Nous ne retrouvons ensuite que très-tardivement, sous Charles VIII ou Louis XII, les mentions directes qui le qualifient de ce titre. Il paraîtrait, d'après ces vers, qu'il perdit son office au commencement du règne de Louis XI, et qu'il le recouvra postérieurement : soit du vivant de ce prince (Cf. la conjecture de M. Quicherat, *Bibl.* etc. p. 107) ; soit sous le règne de Charles VIII.

(9) Vers 697, 698 et *pass.*

Roy et daulphin?...
Et si lui fiz des fondemensmal seurs (1),
Quant eslongnas l'un de ses successeurs,
Au quel, combien que frère ayt et seurs,
Le règne vient (2).

Pour comprendre la portée de ces derniers traits, il faut se rappeler qu'à la suite de la Praguerie, et des menées souterraines que le dauphin ne cessa de pratiquer contre son père, Charles VII avait, dans les dernières années de son règne, mis en délibération s'il ne déshériterait pas du trône l'aîné de sa race, pour y faire asseoir Charles, duc de Berry, son second fils.

Nous venons de réunir avec soin le peu de renseignements épars que l'auteur nous fournit relativement à sa personne; il n'en est pas un qui ne s'adapte parfaitement à celle d'Henri Baude. Le rapprochement de ces circonstances communes suffit pour donner à penser qu'il s'agit ici d'un seul et même homme : Henri Baude. Nous soumettons donc cette *conjecture* à l'appréciation du lecteur. Mais les règles d'une sage critique nous défendent d'aller plus loin. Substituer au doute une assertion décidée dans l'un ou l'autre sens, ce serait hasarder une sentence au moins prématurée. D'un jour à l'autre, une nouvelle découverte est dans le cas de se produire : alors seulement pourra se trancher légitimement la question. Imprimer le texte complet de l'opuscule serait faire connaître au public un morceau qui n'est point dépourvu de tout intérêt par lui-même (3), et provoquer, à l'aide de nouvelles recherches, la solution du problème.

(1) Le sens de ce vers est que Dieu fit à la fortune de Charles VII des fondements mal assurés.

(2) Vers 317 à 321 ; 80 à 84.

(3) Nous nous expliquerons ici en toute sincérité sur le genre de mérite ou d'utilité qui nous paraît justifier la publication de ce document. Sous le rapport littéraire proprement dit, cette pièce est des plus médiocres et nous semblerait indigne, considérée exclusivement à ce point de vue, d'être tirée de l'obscurité. Mais il en est de cette pièce, à nos yeux, comme de la littérature du moyen âge prise dans son ensemble. Parmi les œuvres qui composent cette littérature, il y en a bien peu dont la lecture suivie offre à l'intelligence un aliment agréable. Mais on aime à les consulter, et leur recueil occupe évidemment une place essentielle dans le dépôt de nos connaissances et des traditions du passé. Tel est le genre de recommandation que nous invoquons en faveur du long morceau qui va suivre. Indépendamment des raisons spéciales que nous avons déjà indiquées, indépendamment des observations philologiques et autres auxquelles ce document peut donner lieu, le lecteur instruit et attentif y trouvera, sous la forme nauséabonde qui les enveloppe, plusieurs traits de mœurs, historiques, remarquables et vraiment précieux à recueillir. Cette considération s'applique notamment au passage compris entre les vers 229 et 276, sur les mœurs privées de Charles VII.

REGRETS ET COMPLAINTES

DE LA MORT DU ROY CHARLES VII^e DERRENIER TRESPASSÉ (1).

Ung jour, allant m'esbanover aux champs,
 Pour escouter des oysillons les chants,
 (Comme sont tristes, doloureux et meschants,
 De deuil actains,)
 Tout à part moy en pitié me complains,
 Vuidant regrets, maintes lermes et plains,
 De mon las cuer, comme d'un des plus plains
 D'aspre infortune.
 Si, me souvint des œuvres de Fortune,
 De sa façon à plusieurs importune,
 Sans qu'il y ait foy, ne raison aucune,
 Car elle frappe
 Où elle veut et feust-on roy ou pape;
 Et les mignons qu'elle tient sous sa chappe
 Ont beau crier, car elle leur eschappe
 Par quelque coing,
 Et, bien souvent, celui qui en est loing,
 Nourry en peine, en douleur et en soing,
 A des biens d'elle, plus qu'il ne fust besoing.
 Mais je ne suis
 Pour espuier l'eau de si parfont puis.
 Elle a bon maistre : elle a ferme apuys
 Contre lequel parler ne vueil ne puis :
 C'est Dieu, en somme,
 Qui, de tout temps, scet la voye de l'omme,
 Soit bien ou mal, que fortune l'en nomme ;
 Sa prescience à tout destine comme
 Leur en doit prendre.
 Et sans vouloir ne sur luy rien emprendre,
 Ne de ses loix ung seul tiret reprendre,
 Mais à pleurer, à gemir, [et] à prendre,
 Vueil larmoyer,
 En mer de lermes piteusement noier
 Et à mains jointes les nuds genoux ploier,
 A gransouppirs mes cinq sens emploier
 Et mon las cuer
 Fendre en quartiers d'angoisseuse douleur,
 Les corps parer de dolente couleur,
 Pour regretter le sens et la valeur,
 L'obeissance
 Du très hault prince par sa digne naissance,
 Victorieux par son sens et prudence,
 Tres crestien par foy et congnoissance,
 Très catholique,
 Charles VII^e extrait du magnifique
 Nom de Valois et par grace angelique
 Roy des François, d'un regard baselique,
 Trait de la mort,
 Jus abatu, qui ne craignoit si fort.
 Où est son ost ? où est tout son effort ?
 Où est son sens qui estoit le confort
 Et le soulas
 De ses subgiects ? Bien pevent dire, hélas !
 Traicteuse mort, pour quoy sitost prins l'as ?
 Mais aucun n'est qui eschappe tes las,
 Par quelque fuicte.
 Où est-il ? mort, plus n'y a de poursuite ;
 Dont maint grant chief de grant los et conduicte
 En finera. Las ! bien sera la fuicte
 Très angoisseuse.
 O mort cruelle, despite et rigoureuse,
 Vivre nous fais de vie langoureuse
 Et dont la fin sera moult doloureuse
 Et moult diverse.

Or, Fortune variable et perverse
 Qui les plus haults aux abismes renverse,
 Unz temps luy fus aspre, dure et adverse,
 Lorsque t'a[s] mis
 Ses adversaires anciens ennemis
 En ce royaume, tant qu'il en fut transmis,
 Presque deffait et d'avoir et d'amis ;
 Roy sans secours.
 Et toy, dolente, qui tant hante les cours
 Où les plaisirs sont bien souvent trop courts
 Fix aux planètes changer leurs propres cours
 Pour le remectre
 En son pays dont il estoit vray maistre.
 Mais tant lui fust (2) qu'il fust encor à maistre :
 Car laissé l'as escharchement repaistre
 De tes douleurs.
 Et si lui fix ses fondements mal seurs
 Quant eslonguas l'un de ses successeurs
 Au quel combien que frere ayt et seurs
 Le règne vient.
 De ton pouvoir aucun ne se souvient
 Fors à ceulx là à qui douleur en vient
 Et prendre en gré toutes fois te convient :
 Il en est fait.
 Hélas, Honneur ! or est ton bruit deffait.
 Tu es bannie et ton los contrefait.
 Estat, Triumphe, qui te tient ? qui te fait ?
 Où est Largesse ?
 Magnificence, la mère de noblesse,
 L'entreteneur de toute gentillesse,
 La droicte souche d'onneur et de promesse,
 D'umilité.
 O bon roy Charles, que nés ressuscité
 Pour voir les tiens presque en mandicé
 Qui, de tout (3) temps, avoient félicité
 Trop descogneue !
 O pouvre gent, dolente et despourveur,
 Que n'avons-nous la misère préveue
 Qui nous pendoit à l'ueil sans estre veue !
 O vaine gloire,
 Qui estouppas le sens et la mémoire
 Des aveugles qui, dès lors, devoient croire
 Qu'aussi mortel, leur chief et transitoire
 Comme eulx estoit !
 Mais quoy ! chascun à son fait s'arrestoit,
 De lui complaire et servir s'apprestoit
 Et de ce coup nully ne se guectoit
 Comme voies.
 Pourquoi, amis, avec moi lermoiez :
 Car, comme moy, vous estes forvoiez,
 Si en sommes ensemble renvoiez
 Comme est raison
 Pour vivoter chascun en sa maison
 A grant regret et sans comparoison
 Pis que ne dy veu l'estrange saison
 En quoy nous sommes.
 Las ! nous avons pendendu les grans sommes,
 Dont à présent perdons dormir et sommes
 De jour en jour voyant les fais et sommes
 Qu'il fault porter.
 Mais de cecy je m'en vueil rapporter
 A la plus part qui ne peult supporter
 Son pouvre cas. Si m'en vueil depporter
 Et revenir

(1) MS. Gaignieres, 57. — (2) Tant s'en fault ? — (3) Ton ?

A regretter, se j'en ay souvenir
 Les dures pertes pour le temps advenir,
 Et que pourra le peuple devenir,
 Qui tant se voit
 Pressé de charges, et en espoir vivoit
 Qu'alègement donner on lui devoit
 Et patience pour ceste cause avoit
 En sa souffrecte.
 Mais puisqu'ainsi pauvrement on le traicte
 Qu'à paine peult leur vie estre traicte
 De leur labeur, leur joye est retraicte;
 Car nul n'a cure
 De les garder des maulx qu'on leur procure.
 Soit le dieu Mars, Juppiter, ou Mercure,
 Guerrier fait, dont leurs bourses ont cure.
 Et puis j'advise
 Le grant regret que fait dame Franchise,
 Puis que la mort l'âme du roy a prise,
 Qu'on a banny sa fille de l'église :
 La Pramactique,
 Qui au royaume estoit loz autentique;
 Ven la façon et l'ordre politique,
 L'honneur du chief et des siens la pratique
 S'en diminue.
 Terre n'avait plus noble souls la nue;
 Mais elle est ville et pource devenue
 Et plus sera se lon y continue
 La violence.
 Or pleurons donc la bonté et clémence
 L'amitié grande et la bénivolence
 Du bon feu Roy et la crant providence
 Qui n'a souffert,
 Quelque promesse que on lui ait offert,
 Comme à chacun clèrement il appert,
 Qu'on ait perdu ce qu'à présent on pert;
 Mais soustenoit
 L'évidant droit qui lui appartenoit
 En la querelle juste qu'il maintenoit.
 Son peuple en paix et union tenoit.
 Or pleurons donc
 Les grands loyers, le mérite et pardon,
 Gaiges, voyaiges, pensions et le don
 Très libéral qui estoit à bandon;
 Maison ouverte :
 Telle n'ont pas les nobles recouverte.
 L'église aussi demourra descouverte.
 Des officiers, je parie leur perte :
 Descriez sont.
 Les bien grans faits (1) à eulx plus ne se font;
 Celui qui sait (2) son propre avoir y font (fond)
 Et qui n'y l'a doubte d'avoir le bont (bond).
 Ainsi il fault
 Plus desboursier que le plaisir ne vault.
 Si est eureux qui les pieds joint en sault,
 Ains que souffrecte viengne donner l'assault;
 Car elle court
 Tant qu'elle peut à plusieurs de la court;
 Mais en prenant le temps ainsi qu'il court
 N'y ait celui, ne long vestu, ne court,
 Qui n'y regarde
 Et qu'à son fait de bon temps prengne garde.
 S'il a argent, qu'il l'espargne et le garde;
 Car bon mestier luy sera quoy qu'il tarde :
 Si conviendra
 Prendre le temps ainsi comme il viendra,
 Aiant espoir qu'encor souviendra
 Au roy de nous et ainsi adviendra
 Comme suppose.
 Mais bien savaient (3) de ce que l'on propose
 Dieu autrement en ordonne et dispose.
 Mais à tout ce je vueil bien faire pose
 Et mettre estude

A regretter la grant sollicitude
 Du feu roy Charles qui privoit servitude
 De surquerier et avoir certitude
 De tout son fait;
 La séurté de son peuple deffait;
 Les grans prouesses qu'autre vivant n'a fait;
 Le sens qu'avoit; un corps si très parfait,
 Vuide de vices;
 Bien cler voyant les abus ès offices
 Et pourvoient ses gens de benefices;
 Ses escuiers, coings, jolis et propices,
 Bien maintenant;
 A tres haults faiz tousjours sa main tenant;
 Devoirs et charges très envys (4) retenant;
 Estat, triumphe et bruit entretenant,
 Loz à victoire.
 Cour si pactente, magnifique et notoire,
 Des crestiens refuge et auditoire;
 Accomplissant mainte œuvre méritoire
 D'umilité;
 Noble couraige plain de infidélité (5)
 Hault eslevé par magnanimité;
 Très renommé de libéralité
 Par tout le monde.
 De beau parler, d'éloquence et faconde,
 De doulx recueil, de charité profonde
 Et des vertus où tout bon cueur se fonde
 Estoit le chief.
 Se cueur villain imputoit à meschief
 Le passe temps qu'avoit au cuverchief,
 De l'honneur et amer de rechief
 Et lui complaie,
 Aux mesdisans il n'en vueille desplaie;
 Car tout bon cueur si doit servir et plaie
 Au noble sexe que Dieu a volu faire
 Pour soulasser
 Les vrais amans et leur temps y passer,
 (Sauve l'honneur qu'il y fault compasser
 Et les affaires qu'il ne fault trespasser,
 En les amant).
 A tout bien fait s'employe vray amant;
 Et, qui que soit qui les aille blasmant,
 Plus que ruby, perle, ne dyamant,
 Sont précieuses.
 Maulgré les langues par trop sédicieuses,
 Leurs acointances sont moult délicieuses
 Et leurs parolles doulces et gracieuses;
 Et si vous dy
 Que l'on devient du corps empaillardy,
 De tout honneur, de meurs abastardy;
 Nà jà empraudre ne verrez fait bardy
 Se n'est par elles.
 Or plourez donc dames et damoiselles !
 L'honneur du monde qui soutenoit les eles
 De vox estaz, gracieuses et belles,
 Avez perdue;
 Dont suis certain que de mainte espardue
 Sortirent pleurs et lermes. Espandue
 Mainte en sera. Bien vous est chier vendue,
 Sa mort doulente;
 Dont n'y ait celle qui ne pleure et lamente
 Et de doulours son pource cueur tourmente.
 Dire poves : Adieu, sans que vous mante,
 Tous noz bons jours;
 Adieu déduitz et plaisances d'amours,
 Esbatemens et tous noz amoureux tours
 Et vous saisit du rebours
 De toute joye;
 Car mort vous est de tout bien la montjoye.
 Si fault qu'en deuil vostre corps le convoie
 Et prendre tout ce que Dieu vous envoie
 En patience:

(1) Grands bienfaits. — (2) Su. l' — (3) Souvent. — (4) Invidus. — (5) Fidélité.

Car plus n'aurez pas sur tous audience ;
Despoier fault ailleurs vostre science ,
Dont le grant bien par vostre conscience
Est évidant.

Et pour venir à fin de l'incident ,
Convocquer fault l'Eglise d'Occident ,
L'orientale aussi , pour l'accident ,

De principal

Membre qu'elle eust , plus entier , plus féal ,
Plus sain , plus net , des aultres plus léal :
C'est nostre maistre le noble corps réal ,

Et qu'elle face

Prière à Dieu que ses péchiez efface ,
Luy doint sa gloire par sa benoicte grace
Et qu'il se mire en sa benoicte face
En paradis.

Et toy , Pius (1) , Père saint , qui , jadis ,
Lui résistas et en faiz et en dits ,
Jà sont lassez tes membres maladis

De dominer.

Il te convient après lui cheminer
Et plus que lui te fault examiner
Si tu vueilles pour Dieu déterminer
A faire plainte

Pour ton feu filz (2) , où jamais foy extaincte
Ne se trouva , ne d'aultre erreur actaincte ,
Mais en vertu estolt son âme tainte ,
De bien emplie.

Vous , empereur (3) , où loz se multiplie ,
Fraternite chièrement vous supplie ,
Qu'à sa personne , plus que nulle acomplie ,
Ayez regret.

L'Empire eust eu , pas ne vous est secret ,
S'il eust volu y mestre son décret.
Mais laissé l'a comme saige et discret
En vostre main.

Puis , roy Loys (4) , ainçois huy que demain ,
Pleurier te fault : de luy as peuple humain ;
Car tu scez bien , car tant n'es inhumain ,
Qui es tenu. (que lu y es tenu.)

Tu es le membre qui de luy es venu ;
Pourtant sil terre etsiens devenu
Par lui tant est le royaume venu ,

Et bien y pense ,

Que Dieu tenoit sa fortune suspence ,
Quelle raison si l'a meu ? Quel dispence
Qu'a présent soies , pour double récompence ,
Roy et daulphin ?

Mais si tu veulx que longue soit ta fin
Pleure [nt] tes yeulx , regrette de cuer fin ;
Prie pour luy comme bon filz , afin

Qu'en cestui monde ,

Honneur , victoire et loz en toy habonde.
Sen [s] et raisen en ton vouloir se fonde
Qui bien briefvement tes annemys confonde :

S'ainsi le faiz ,

Ton cuer sera deschargé d'un grand faiz ;
Tous tes desirs accompliz et parfaiz ;
Tes adversaires tost vaincus et deffaiz :

Et si , pren garde

Au pource peuple , que Dieu a en sa garde.
En bonne paix et union les garde ;
Leur extrême nécessité regarde :

Pouvre est leur cas ;

Refforme ceulx qui font les grans cahas ;
Car il est mieulx de ceulx remectre à bas ,
Que de prendre des plaisirs et esbas

A empouvoir.

Ceulx dont te dois à ton besoing couvrir ;
Dont les maisons bien souvent decouvrir
Leur fault pour guerre aux annemis ouvrir.

Sont tes brebis ,

Dont la pluspart n'a son saoul pain bis ;
Pouvres hostels ont , misérables habitz :
Néanmoins par eulx tes harnois bien fourbis
Maintenuz sont.

Si m'esbahis , veu les charges qu'ilz ont ,
Qu'en mer de lermes ton cuer ne noye et font se fond)
Et qu'aultrement conscience n'en font

Tes plus féaulx.

Où se prendront les grans devoirs royaux ,
Tant de subsides , tes demaines si beaulx ,
Quant tes subgiets , pour estre trop loyaux ,

N'auront plus rien ?

Tu es leur prince et leur dieu terrien :
Souffre les vivre , amasser quelque bien ;
Car au besoing ils te secourront bien
Plus aisément ;

Et trop s'acquittent vers toy mauvairement
Tes plus prouchains , qui , vertueusement ,
Ne te remonstrent le piteux aisement

De ton pays.

Mais de telz gens sont les subgiets hays ,
Qui quelque jour demourront esbahis.
De Dieu , de toy et du monde hays
Soient les corps

De ces flatteurs , qui sont de tous accords
Et qu'ilz ne crient à cry et à cors
Que prince doit estre misericors.

Et quoy qu'on die ,

Tu scez et vois toute leur maladie.
Et à toy tient que l'on n'y remédie :
Le fait te touche

Et aux syons (5) qui partent de ta souche.
Mais il souffist ; il fault que d'aultre touche ;
Car plus avant n'en parlera ma bouche
Que ne varie (6).

Et puisque Dueil aujourduy se marie ,

Trouvez-vous y , la royne Marie (7) ,
Veü que la Mort aussi vous desmarie ,
Acompagnée

Des dames (8) traictes de si haulte lignée ,
Pleurans l'onneur de ce monde finée ,
Soubs qui bruyoit mainte dame atournée ,
Cointe et jolye.

Souffrés pensées coictes et amollie
Et de noir dueil chacune son col lye
Pour démonstrier qu'avez melencolie

De vostre appuy

Bien povons-nous dire : Il est fait de luy.
Pour ce en prenant exemple de celui ,
Compassion ayez tous et ennuy ,
Rois crestiens !

Tout le premier , car de son sang te tiens ,
Roy de Sécille (9) , et grant perte en soustiens ,
Pleure celui à qui toy et les tiens
Tousjours ont eu

Entier vouloir , franc et loyal avec
L'onneur et loz qui bien lui estoit deu ,
Car tresbuchier aucun on n'y a veü
D'Anjou party.

Roy de Castille (10) , qui tenex son party ,
De grand doleur soit vostre cuer party ;
De l'alliance vous voient depparty

Tant honnorée ;

Vostre couronne bien s'en tenoit parée ,
Vostre maison haultement réparée ,
Car des vivans sans estre comparée

Avait le pris.

Vous , roy d'Ecosse (11) , que ne soies repris
Et voz subgiets qu'en amour avoit pris ;
De grant destresse soit vostre cuer empris ,
Tant pour le fruit

(1) Pie II. — (2) Charles VII, fils aîné de l'Eglise. — (3) Frédéric III. — (4) Louis XI. — (5) Gons. rejeteus. —
(6) Qui ne varie ? Cf. ci-dessus, pag. 13 : « Jamais Baude ne varia. » — (7) Marie d'Anjou. — (8) Ses dames d'honneur. —
(9) Reue d'Anjou. — (10) Henri IV, fils de Jean II. — (11) Jacques III.

Qu'avez eu dont suis assez instruit
Que pour son port qui vous a donné bruit.
Et vous, Henry (1), que Fortune a détruit,
Roy des Anglois
Et adversaire de Charles de Valois
Qui Normandie remit et Bordelois
En son povoir, se vous avez voz loix
De n'en devoir
En faire plainte, aucun autre devoir,
Puis son trespas vous connoissez de voir
Que vos subgiets vous ont désiré voir
Destitué;
Mais se la mort ne l'eust si tost tué,
Chief de rechief vous eust institué
Et à vos droiz du tout restitué :
Si, le ploures!
Tous aultres roys, pour Dieu, ne demourez :
Mais en vos cueurs par regret labourez;
La magesté de ce roy savourez
Sy sumptueuse
Dont la puissance n'estoit présumptueuse;
Et, nonobstant, sa vie vertueuse
A défailly par mort impétueuse;
Si, pourvoiez
A vostre estat que souvent desvoies;
Car, aultrement, connoissez et voiez
Que tost on tard fault que le convoies,
Qui est la craincte;
Car le plus grant, le moien et le maindre
Seront jugiez à la rigueur, sans feindre,
Pour joye avoir ou à tousjours plaindre.
Pour ce me dueil
Que ne régez aultrement vostre vueil
Et que n'avez Dieu tousjours devant l'ueil
Qui doit estre, et en joy [et] en deuil,
Vostre espérance.
Et vous, princes extraits du lis de France,
Lamentex fort et pleurez à oultrance :
De vostre chief ayons la remembrance
De cueur marry.
Vous, par exprès, Charles, duc de Berry (2),
Qui par luy, jeune, avez esté nourry,
Ore est il mort le bon père, et pourry
Vostre pillier :
Le plus hault roy pour prince séculier,
Qui vous aymoît de vouloir singulier,
Voyant la voye et chemin régulier
De vostre aage.
Pleurez aussi, plus prochains de lignage,
Ceulx d'Orléans : nouvel ferez hommaige.
D'aultre vous fault tenir en apanage,
Duc de Bourgogne (3) !
Qui que [ce] soit qui de lui vous eslongne
Dieu, votre sens et le bruit en tesmoingne
Qu'eustes le cueur dolent de la besongne,
Reconnoissant
La renommée ou monde flourissant,
Son bénin peuple si très obeissant
Les biens compris en prince si puissant
Si très exquis.
Duc de Calabre (4), le bruit qu'avez acquis
De grant prouesse plus prisé et requis
C'est que (5) la terre que vous avez conquis ;
Mais mal à point
Vous vient la mort qui l'a picqué et point ;
Car demouré ne feussiez en ce point :

Pour ce à pleurer ne vous espargnez point.
Et vous aussi,
Duc de Bretagne (6), aiez le cueur transy,
Et de sa mort ung douloureux soussy,
Priant à Dieu qui luy face mercy.
N'y faillez pas,
De Charrolais le seigneur (7), à ce pas !
En mesurant ses vertus au compas
Ayez pitié de sa fin et trespas
Conte du Maine (8),
Dire ne fault que l'on vous y amène :
Assez en dueil vostre cueur se démaine,
Considérant la façon si humaine,
L'amictié grande
Qu'il vous avoit ; dont amours commande
Que le plourez et si vous recommande
Son âme afin que ce qu'elle demande
Plus tot adviengne.
Duc de Bourbon (9), qu'il ne vous en sauvengne (10)
Ne doute pas. Pour ce doulent deviengne
Vostre las cueur et maint pleur d'où qu'il viengne
Plenre et lermeye !
Vous, conte d'Eu (11), qui de phisonomye
Luy ressembliez, ne plourez-vous mye ?
De luy a fait la mort, nostre ennemye,
Viande à vers.
Menez aussi deuil, conte de Nevers (12),
De celui qui ne vous estoit divers.
Et si, tournez vostre joye à l'envers,
Duc de Savoye (13),
Et votre filz, le prince, (14) car sa voye
S'en est allé celui dont bien savoye
Qu'onneur amez. Pour ce en denil le convoie
Vostre cueur triste !
De tout plaisir et joie se désiste
De la Marche saige (15) seigneur et mixte,
Et de Vendosme le conte (16) n'y résiste,
Se bon luy semble.
Et tous aultres barons, contes ensemble,
Que loyauté à plourez vous assemble
Veu quedu corps mort l'ame désassemble
Si precieus
Escuiers, nobles, soiez si gracieus
Que priez Dieu de logier ès cieus
Et que pardon, si est contentieux,
Se lui accorde ;
Que de ses mefaiz ne luy recorde !
Tous officiers, sans aucune disorde
Vueillez crier à Dieu miséricorde,
Tant qu'il appère
Que le pleurez comme maistre et bon père.
Estre ne peult que maint ne le compère ;
Néanmoins tout bien recevoir en (on ?) espère ;
Et Dieu le vueille,
Qu'à vostre honneur si bien on vous recueille.
Qu'aucun de vous du recueil ne se deuille.
Qui si (s'y ?) pourra accueillir si (s'y ?) aeueille
En la bonne heure !
Qui n'y pourra attaindre, si demeure
Et quière bien pour faire sa demeure :
Car pour chacer jusques à ce qu'on meure
Serait oultrage
Et, pour ceulx qui, se voiant oultre aage,
Veu qu'aujourd'hui pou y a d'avantaige,
S'ils ont à vivre souffisant héritage,
Ils se rendront.

(1) Henri VI. — (2) Frère de Louis XI. — (3) Philippe le-Bon. — (4) Jean, fils de René d'Anjou. — (5) De ? — (6) François II. — (7) Charles-le-Téméraire. — (8) Charles. — (9) Jean II. — (10) Souvienne. — (11) Charles d'Artois. — (12) Jean de Bourgogne. — (13) Louis. — (14) Le prince Amédée, fils aîné du duc Louis ?

(15) Ce sage seigneur ne peut être que le vieux Bernard d'Armagnac, personnage investi de la confiance de Charles VII, qui l'avait fait gouverneur du Dauphin, etc., et non son jeune fils Jacques, duc de Nemours. Or, Bernard, au mois de mai 1462, n'existait plus (P. Anselme, t. III, page 428 A).

(16) Jean de Bourbon, H^e du nom.

Ceulx qui n'en ont l'aventure attendront Et à trouver amis nouveaux tendront ; Car par raison ou par force entendront Qu'il le faudra.	550	Pour celui qui biens mondains conquiste Ains que mourir face lovable enqueste ; Car supplier puis n'y vault ne requeste, En vérité.	
Clercs, gens d'église, douleur vous assauldra Et de vos yeulx mainte larme en sauldra Lorsque verrez que "appuy vous fauldra. Pleuror deviez ,	555	Mais nostre fresle et pauvre humanité, Enveloppée de la mondanité, Si est encline à toute vanité Et forfaicture,	625
Marchans ! de quoy, ne comment vous vivrez ? Veu que si peu vendez et délivrez Et qu'il est dit que plus vous ne suivrez, Qui tant souliez	560	Et jaoit ce que ce soit pourriture De nostre fait et nostre nourriture Pas ne pensons à la desconfecture De nostre cher (chair)	630
Avoir du gaing et trop vous en soulliez. Prix y mettiez tout tel que vous voulliez ; Evident perte veult que vous en dolliiez En vostre droit	565	Et m'est avis que vivons pour pécher. De paradis on nous a beau prescher Car nous amons en ce monde plus cher, Vivre en délices,	635
Et de le plaindre tout le commun a droit : Mais qui leur grande pauvreté entendroit Et leur querelle en pitié soustendrait Dieu en tous lieux	570	En convoitises, tancunes et malices En nous saouler d'innombrables vices Que faire à Dieu agréables services Qui est le juge	640
Luy aideroit toujours de bien en mieulx Car qui misère telle a devant ses yeulx Et n'a pitié, il [est] trop vicieulx. Entre les meurs	575	Qui de tous maux et biens en la fin juge. Le Créateur redempteur et refuge De tout humain universal déluge Réparateur.	645
Clémence au cœur doit estre des seigneurs Et mesmement des plus haultx et greigneurs. Car cruauté blesse trop leurs bonheurs S'elle si boute...	580	Mais créatures et luy le créateur Choses formez et lui l'informateur Le souverain et grant réformateur De tous excès.	650
Plus je n'en dy doubant que l'en m'escoute. Or pleurons donc de noz yeulx mainte goutte Trestous ensemble e' disons somme toute : De luy n'est plus !	585	Or ayons donc avant nostre décrets, A sa pitié seur et loyal accès ; Car en ses mains il a tout le procès De nostre vie.	655
Il n'est pas seul ; aucun n'en n'est exclus ; L'ame, où que soit le corps, si est reclus. Pour ce je dy, faisant fin, et conclus Qu'abuson	590	Sa charité, notre foy, nous convient De le servir ; si en ayons envie Affin qu'ès cieus de nous l'ame ravie Soit demourant.	660
Tient nostre vie en grant illusion : Si m'esbahy, veu la confusion Où nous voions, qu'aultre conclusion N'entreprenons ;	595	Congnoissons donc que nous allons mourant , Que du feu roy n'a rien de demourant En plus que nous, qui lui soit secourant, Ne prouffitable,	665
Et qu'aux plus grans exemples ne prenons ; Qu'à bien mourir autrement n'apprenons, Que le danger si grant ne comprenons, Qui nous pourchasse,	600	Fors seulement son euvre charitable. Et puisqu'ainsi nous tenons véritable Que soubz le ciel n'a rien ferme ou estable . Est-ce avons sens	670
L'orrible mort invisible nous chasse Et tousjours prent quant elle va en chasse ; Las ! tard sera , quand nous serons en chasse , Que y pensons !	605	D'amasser or à milliers et à cens, Et d'acquérir rentes, devoirs et cens, Qui ne peult estre, à ce que voy et sens , En équité ?	675
Si m'esbahis qu'aultrement n'y pense homs ; Tant de noz jours follement despensons Et tout vice de légier dispensons. Et quand viendra	610	Richesse à paine est sans iniquité ; Tart pardonné le meffait et quelc Est à celui qui ne s'est acquiéte Quant le peult faire	680
Que par vieillesse de rien ne souviendra , Ou que malade nostre corps deviendra, Penser ailleurs, certes il conviendra Qu'à noz pechiez :	615	A ce qu'il a mal acquis satisfaire ; Mais pas ne veult ses successeurs deffaire Ains les desirer plus hault que lui parfaire ; Que ne desprise (ce que je ne blâme pas)	685
Nos sens seront troubles et empesches Des biens mondains que nous aurons pesches. Et quant la mort nous aura despeschés, Tous nos trésors	620	Quant conscience n'en peult estre reprise Et qu'on le fait de sa loyale prise. De hault vouloir fait-on mainte entreprise Où n'a que mordre.	690
Ne sauraient faire que ne feussions très ors. Advisons y, ains que l'ame aille hors ; Le repentir de peu prouffit est lors, Et n'ayons honte		Mais les yeulx clox qui veult le droit extordre Sans y garder façon, raison, ni ordre, De légier peult soy forvoier et tordre Vous, par expres,	695
De regarder que nostre vaillant monte : Car tost ou tard nous en fault rendre compte. Pour ce le mal de trop le bien surmonte : Prenons loisir,		Qui coursuivés et des roys estes prés, Où les morceaulx plus prés que l'erbe es prez Souvent rongnez, dont voz gorges (!) après Comme affamez !	700
Tant que vivons, d'en avoir desplaiair, De pénitence nous armer et saisir : Car de ce monde la joye et le plaisir Pleur nous acqueste.		Mais vostre maistre com mal servant amez Ne pourra faire tant soiez bien amez Que ne soiez envers Dieu diffames A son de trompe.	705

1) Dont vous vous gorgez.

Oultrecuidance et vanité vous trompe ;
Car autrement n'auriez vous estat ne pompe.
Or gardez bien que la banque ne rompe

A vostre charge :

Car sur aucun [il] fault tousiours qu'on charge,
Qu'on contre roolle, ou qu'on liève descharge ;
Mais qui y est , à paine s'en descharge.

Or y mnses

Car en la fin demourrez abuser ;
Et feussiez-vous encore plus ruses ,
Emploiez-y votre temps et usez :

Mieulx ne povez ,

Puis qu'autre Dieu n'aourez ne louez
Et que au monde du tout estes vouez
Ou en plaisirs et délices nouez.

Estes certains

Qu'estes de Dieu trop plus qu'aultres loingtains ;
Que de vos maulx à plain serez actains ;
Car tous bienfaiz de vous si sont exains ,

Par vostre coulpe

Et fol cuider qui le sens vous estouppe,
Mais quant le vent qu'avex à gre en poulpe
Ne ventera, nos (1) ventres plains de souppe

Malgré vos dens

Desmacheronz ce qu'avex mis dedans.
Car si tousiours ne serez résidens,
Lors se verront voz abus évidens ,

Et vos deffaulx.

Et les loppins que par services faulx
Avez croqué, seront, si je ne faulx,
Plus aspres (2) fauchez que n'est l'erbe à la faulx.

Pour ce il n'est tel,

Qui a maison, forteresse, ou chastel,
Considérez que tout homme est mortel,
Desen retraire chascun en son hostel

Et y bien vivre.

Mais tant de gens l'honneur de court enyvre
Sans qu'il congnoisse comment on s'en délivre
A son prouffit.

L'entrée est douce plus que sucre confit.
Mais du grant nombre que la fin desconfit
Tout plains noz livres et papier n'y souffit

A les y mettre.

Et puis on scet que il fault [se?] démettre
De sa franchise , à mille maulx soubmettre ,
Des quelz nommer je me vueil bien remettre

Aux costumiers

Suivans la court, nobles et officiers
De toutes pièces, clers, marchans, justiciers ,
Aux vieulx roctiers , à ses [ces] faulx espiciers
Qui y sont duictz.

Doleurs et paines reputent à deduits ;
Soing, dangier, crainte, mésaises et ennuy
Fainctes et picques et maintes malles nuy ,

Le plus souvent ,

Est l'ordonnance du curial couvent.
Dieu scet les poires d'angoisses qu'on y vent ,
Sans que l'en sache de quel part vient le vent.

Et l'on veult dire

Qu'en tous estals trouve l'en à redire ,
Quant male bouche se veult mettre à mesdire ,
Je n'y sauroye ne n'y vueil contredire ;

Mais je ne scay

Parler des aultres , pas n'en ay fait l'essay.
La court aussi trop jeune delaissay ;
Le pensement aux aultres laissay

Assez à temps.

Pour le présent pen de bien y actens :
Mais je voy bien clèrement et entens
Que ceste année des aultres mal contens

Y a assez.

Prenez congïe de vos bons jours passez
Que du feu roy à paine vous passez
Dieu luy octroit et à tous trespassez

Sa gloire ! Amen Jhesus.

Explicit liber.

(1) Vos. — (2) Plus près ?



